

# Un brave soldat

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 44

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187885>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## L'ENFANT PRODIGE

Un journal suédois publie le petit conte suivant :

Il était jadis un jeune et beau prince que l'on voulait marier à une princesse bien vieille et bien laide. Il va sans dire que notre prince n'en voulait point.

« Je veux une vraie femme, criait-il, une femme qui soit jolie, qui ait un clair regard et dont la poitrine ferme un cœur naïf et pur. »

Informée de cela, la mère du jeune prince hocha la tête et dit : Mais où donc Son Altesse a-t-elle pris ces idées saugrenues ? Si nous la laissons faire, quelle bêtise elle commettrait ! Le prince, pourtant, s'opiniâtrait, et sa mère fut bien forcée de le laisser partir pour se mettre en quête d'une fiancée.

« Mais c'est à une condition ! lui cria-t-elle du seuil de la porte ; c'est que tu aies fait ton choix avant la veille de Noël et que ta fiancée soit un prodige ! »

Soit ! dit le prince. Puis passant son bras sous celui de son chambellan, il partit tout joyeux à la recherche de son prodige, qu'il comptait bien découvrir parmi les filles du pays.

Il commença par assembler toutes les filles de comtesses, — c'est-à-dire les jolies seulement. Quant aux autres, ordre leur fut donné de garder le coin du feu ou du poêle, n'importe. Les demoiselles de la haute noblesse furent donc amenées et présentées par mesdames leurs mamans, qui cherchèrent à se surpasser en révérences et en génuflexions.

— Qu'est-ce que vous savez ? demanda le prince en fixant son monocle dans le coin de son œil gauche.

— Nous savons jouer du piano — et même douze heures de suite ! — répondirent les jeunes demoiselles.

— Depuis quand donc vous exercez-vous à ce labeur ? fit le prince.

— Dès leur troisième année ! s'écrièrent en chœur toutes les dignes mamans.

— Que savez-vous de plus ? fit le prince tout abasourdi de voir tant de prodiges rassemblés.

— Mais nous savons chanter des airs d'opéra, autant qu'on voudra et quelques difficultés qu'ils présentent.

— Et cela vous le savez dès votre troisième année, sans doute ?

— Oh ! ma fille était encore au berceau qu'elle chantait déjà, exclamèrent en chœur toutes les comtesses.

— Bataillon, demi-tour, droite ! marche ! commanda le prince au désespoir. Puis il se sauva dans une autre chambre.

— Dis donc, toi, fit-il à son chambellan, sais-tu bien que je n'y tiendrai pas même durant la lune de miel, avec une de ces pécores ? Demain nous allons faire venir un régiment de filles de négociants.

Le prince leur adressa le lendemain cette simple question :

— Mesdemoiselles, vous jouez du piano et vous chantez des airs d'opéra dès l'âge de trois ans : c'est convenu ! Et combien d'heures y tenez-vous ?

— Douze heures sans fléchir ! répondirent-elles.

— Et vous ne savez pas autre chose ?

— Pardon, Altesse ! nous savons par cœur tous les romans français, que nous avons lu dans de très bonnes traductions. Nous savons sur le bout du doigt le nom de toutes Leurs Excellences les ministres du royaume ! Et si Votre Altesse daignait nous interroger ?... Le président du Ministère s'appelle...

— Non ! Non ! halte ! s'écria le prince. C'est épouvantable. Toute la colonne, demi-tour, droite ! filez, marche !

Tout épuisé, le pauvre prince tomba dans les bras de son chambellan.

Les nombreuses jouvencelles qui lui furent encore présentées étaient des enfants prodiges bien plus prodigieux encore que leurs devancières. Il y en avait même qui rêvaient en grec : d'autres très fortes en chimie, appelaient la porcelaine tout simplement de « l'argile silicatée. » En un mot le prince, perdant tout espoir, commençait à se faire à l'idée de conduire à l'autel la vieille et laide princesse.

Donc, notre jeune prince avait passé en revue toutes les demoiselles nobles et bien élevées du pays. Cependant Noël approchait, il lui fallait fixer son choix. La veille de la grande fête, il gagnait lentement le château par les rues sombres de la ville en pensant à sa triste position. Tout à coup le prince s'arrêta devant une petite maison. Les rideaux des fenêtres n'étant pas tirés, il put voir un intérieur très joli, mais très simple. C'était là qu'habitait l'apothicaire de la cour. Le digne pharmacien, tout en suspendant à l'arbre de Noël des noix, des pommes, des bonbons, des pains d'épices, regardait, les yeux humides, le portrait de sa femme défunte. Sa fille, le voyant si triste, appuyait sa blonde tête sur son épaule, et ses doux yeux laissaient échapper aussi des larmes de regret.

Le jeune prince éprouva une émotion toute nouvelle. Il se rappela sa joyeuse enfance, ses jeux innocents avec la charmante fillette, alors que, sans gêne aucune, il courait après elle pour l'embrasser.

Avant que le chambellan ne s'en fut douté, le prince avait ouvert la porte et se trouvait en face de la jeune fille toute rougissante.

— Ma petite Clara, lui dit-il, je te supplie de me répondre à ces cinq questions. Le bonheur de ma vie en dépend. Depuis combien de temps joues-tu du piano ?

— Mais je n'en joue pas du tout, fit la jeune fille toute ébahie.

— Combien de temps as-tu pris des leçons de chant ?

— Mais je ne sais pas chanter, pas du tout, dit-elle de plus en plus surprise.

— Combien de romans français as-tu lu ?

— Un seul d'Alphonse Daudet.

— Quels sont les noms des ministres d'Etat ?

— En vérité, je n'en connais pas un.

— Qu'est-ce que de l'argile silicatée ? demanda-t-il encore en lui saisissant les mains avec une joie ineffable.

— Ah ! bien oui ! si je le savais !

— Bien sûr ! eh bien ! tu es en vérité l'enfant prodige que je cherche et tu seras ma fiancée ! s'écria-t-il tout radieux. Il l'embrassa, se mit à danser avec elle autour de l'arbre de Noël. Avec l'assentiment du vieil apothicaire, ils s'en allèrent tous deux, bras dessus, bras dessous, montant vers le château.

La mère du jeune prince fut d'abord scandalisée du choix de son fils, mais quand il lui eut raconté, les yeux brillants de joie, que sa fiancée ne jouait point du piano, qu'elle ne chantait point les airs à la mode, qu'elle n'avait point lu les romans français, qu'elle ne savait pas du tout les noms des ministres d'Etat, enfin qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce que c'était que de l'argile silicatée, la bonne vieille princesse fut si profondément touchée, qu'elle baisa au front la jeune fille en disant : Mon fils, fais-en ta femme ; c'est vraiment un enfant prodige.

## Un brave soldat.

C'était à la fin du siège de Sébastopol. On venait de tracer la troisième parallèle, et le génie cédait la place à la ligne qui s'y déployait en tirailleurs. Au bout de deux heures, le commandant de tran-

chée, le général R..., constatait que le tir ennemi lui avait tué beaucoup de monde, et remarquait que la cause en était les facines oubliées par les enfants perdus en avant de la tranchée. Les enfants perdus étaient des compagnies franches, dont chaque soldat se creusait un large trou rond à plusieurs centaines de mètres en avant des parallèles, s'y établissait, enfouï jusqu'aux épaules et, protégé en outre par un sac à terre ou une facine, démontait par les embrasures les canonnières russes.

Les enfants perdus étaient la terreur de la garnison de Sébastopol. Or, l'ouverture d'une nouvelle tranchée avait rendu inutiles les derniers trous faits par ces tirailleurs. Mais, en les abandonnant, ils avaient oublié d'y rejeter les facines, et les peintres russes tiraient par ricochets sur ces points de mire, les criblant de bombes qui rebondissaient dans nos lignes et y décimaient les hommes.

Le général R... ordonna à une demi-compagnie d'aller relever ces dangereux objets. Un sous-lieutenant commandait le détachement. Il sortit de la tranchée, entre deux volées des remparts de la ville, et s'éparpilla rapidement pour accomplir sa mission. Les russes en devinèrent l'objet et crachèrent bombes et mitrailles sur ces pauvres enfants envoyés à la mort, et dont un tiers tomba pour ne plus se relever. Les facines enlevées, le sous-lieutenant faisait sonner la retraite, quand une dernière volée partie du Mamelon-Vert jeta une bombe à cinq mètres de l'officier. Machinalement, pour se garer des éclats, le jeune homme s'enfonça dans un des trous des « Enfants perdus. »

Un soldat, ayant eu la même pensée, y tombait en même temps que lui. Et les deux hommes, serrés l'un contre l'autre dans cet étroit espace, n'osaient lever la tête à fleur de terre pour suivre le chemin du projectile. Tout à coup, ô épouvante ! — la bombe, roulant sur la déclivité du sol, arrivait au bord du trou et s'y engouffrait ! Le sous-lieutenant se baissa vers l'effroyable engin : la mèche touchait la cheminée. Dix secondes et c'était fait d'eux ! S'élançant de la fosse, — il n'y fallait pas songer ; — pressés comme ils l'étaient, les éclats du monstre les eussent mis en pièces avant qu'ils fussent dehors.

Le jeune homme sentit la sueur froide de la dernière minute de vie l'inonder comme un suaire mortel, et regarda son compagnon. C'était un petit Breton, pâle et imberbe, aux yeux bleus, au front poétique. En même temps que le sous-lieutenant, il avait mesuré le péril. Le regard des deux condamnés se croisa, dilaté par un effroi suprême. La capsule de la bombe crépitait : Soudain le soldat, saisissant son supérieur par les hanches, le rejeta hors du trou avec une violence pleine de délire, en s'écriant :

— Sauvons les officiers !...

Puis une détonation épouvantable se fit entendre, au milieu de laquelle un cri :

— Ah ! Jésus !... ma mère !

Et le corps du pauvre petit soldat, écartelé, s'éparpillait aux quatre vents du ciel.

Le sous-lieutenant, M. J..., ne pouvait raconter ce trait d'héroïsme sans verser des larmes ! Et il a

fait jusqu'au dernier jour une pension à la mère de l'héroïque enfant à qui il devait la vie !

(L'Opinion.)

### Lo vin dè carbatier.

Qu'on veindè dâo vin dè Breinbliens po dâo vin dè Breinbliens, n'ia rein à derè, kâ cé vin'n'est pas dè mépresi, vu que cliiâo que lo tràovont bon s'ein reletsont lè pottès, et que ma jfâi benhirâo quoui ein a ; mâ qu'on vo z'ein veindè po dâo vin d'Epesses, ma fâi l'est on autre affèrè ; d'aboo l'est on bocon pe du, et lo porta mounia sè dégonelliè bin dè pe vito.

Eh bin, y'a dâi carbatier que sè geinont pas d'essiyi dè vo cein fèrè. Ne sè conteintont pas dè batsi lo vin, ni dè rappondrè on bossaton dè Fetsy avoué 'na fuste dè Clliarmont, l'ont onco lo toupet dè lâi tsandzi sa lettra dè bordzèzi, coumeint vo z'allâ vairè.

On carbatier qu'a sa pinta su la route dè Lozena à Paris, dévessâi allâ tserdzi onna fusta soi-disant pè Lavaux. L'appliyè dè grand matin et tracè avoué son bouébo à coté dè li dévant la fusta, ein écourdja-teint fermo po fèrè vouâiti lè dzeins, que pouésont bin vairè que l'allâvè contrè Lozena, qu'est su la route dè Lavaux. Mâ arrevâ à l'eintraiè dè la capitâla, quand l'a dépassâ la gâra dâo tsemin dè fai d'Etsalleins, tirè lè guidès ein faseint : *ota!* et lo vouaiquie ein route dâo coté dè St-Surpi et dè Mordze iô l'allâ tserdzi on voiadzo dè pur Breinbliens, après quiet revint pè lo mémo tsemin. Rarevâ tsi li, tsacon sè créyâi ein lo vayeint reveni dè contrè Lozena, que l'étâi z'u pè Epesses et on sè rédzoïessâi dzâ de bâirè 'na finna gotta.

Lo leindéman, tandi que détserdzivè, lè vesins, lè z'amis et lè pratiquès lo vouâitivont fèrè, ein lâi demandeint dâi novallès dâi veneindzès dè Lavaux. Et dinsè, tot ein dévezeint dè çosse âo de cein vengniront à parlâ dè cé tant gros tchou-râva qu'a étâ su lè papâi, qu'on n'ein a diéro vu dè pe bio.

— Oh ma fâi, po on bio tchou-râva, l'est on bio tchou-râva, se fe lo carbatier, qu'avâi assebin cein liaisu !

— Père ! se lâi fâ son bouébo, est-te onco pe gros què cé que n'ein vu à Mordze hiai ?

— A Mordze ! se sè deziront lè dzeins tot ébahi, et que crayont que lo carbatier étâi z'u pè Lavaux.

Lo carbatier, furieux d'étrè dinsè veindu pè son bouébo, barbottâ cauquiès mots sein avâi l'air dè fèrè atteinchon à cein qu'avâi de son babeliard d'einfant ; mâ lâi fe ein après onna solida remâofâie. Et l'est dinsè que lè dzeins ont su que cé tsancro dè carbatier avâi étâ tserdzi son bon Lavaux pè Mordze.

Et que n'est pas lo solet !

**Vinaigre.** — Les ménagères ne contesteront point notre compétence en pareille matière ; aussi espérons-nous qu'elles mettront en pratique cette excellente recette : Pour confectionner le vinaigre, on met dans le baril un litre de bon vinaigre bouillant, on ferme le baril et on le secoue en tous sens pour en bien humecter les parois. Le lendemain on y ajoute la lie d'une barrique de vin et 30 grammes de tartre de vin réduit en poudre. On laisse cette